

## Communauté / Église

On définit souvent l'homme comme animal social (gr. *zôon politikon*), et on veut dire par là que sa vocation essentielle est de vivre en communauté. L'Ecclésiaste dit ainsi : « Deux valent mieux qu'un, parce qu'ils retirent un bon salaire de leur travail. Car, s'ils tombent, l'un relève son compagnon ; mais malheur à celui qui est seul et qui tombe, sans avoir un second pour le relever ! De même, si deux couchent ensemble, ils auront chaud ; mais celui qui est seul, comment aura-t-il chaud ? » (4/9-11) On le cite toujours, ce *Vae soli !* de la Vulgate, de même qu'on cite le proverbe : L'union fait la force. On peut même parler de la complémentarité trouvée dans l'union, deux handicaps pouvant devenir un avantage, comme il se voit dans la fable « L'aveugle et le paralytique ». De telles maximes en effet semblent frappées au coin du bon sens, même si leur justification est assez élémentaire ou triviale. C'est une sorte de défense à minima de la vie sociale, et l'on pourra, dans un second temps sans doute, la remettre en question. En tout cas, les ermites et les anachorètes des premiers temps du christianisme ne les pratiquaient pas. Ils vivaient au désert (ermite : du gr. *herèmos*, désert), ou ils s'éloignaient des communautés constituées (gr. *anachorèin* : se retirer à l'écart). Ils voulaient adorer Dieu seul (transcendance verticale), et s'ils entraient en communication avec leurs semblables, c'était sûrement par le seul moyen de la prière. De Saint Siméon stylite, qui vécut toute la fin de sa vie sur une haute colonne (gr. *stulè*) pour être plus près de Dieu, aux différents ordres monastiques (moine : du gr. *monos*, seul), cette position fut pratiquée dès l'origine en christianisme.

En vigueur encore chez les catholiques et les orthodoxes, elle est ignorée des juifs et des musulmans. Ces derniers

critiquent toujours par exemple le mont Athos, haut lieu du monachisme orthodoxe, où les hommes, disent-ils dédaigneusement, meurent mais ne naissent pas.

La transcendance horizontale, le rapport avec les autres, convient cependant sans doute au plus grand nombre, et elle est bien sûr, pourrait-on dire, le second pôle de la vie chrétienne. La communauté chrétienne s'appelle Église, du grec *Ecclèsia*, assemblée, composée de personnes convoquées (*ekkaleîn*). Dans le monde antique ce mot désigne l'assemblée du peuple au sens politique du terme (*dêmos* : d'où notre démocratie, gouvernement du peuple). Dans la Septante au contraire le mot désigne une assemblée convoquée pour un motif religieux, un culte par exemple : il calque l'hébreu *qahal*, avec lequel d'ailleurs il fait assonance, presque paronomase. Il s'agit dans l'A.T. du peuple d'Israël réuni en assemblée. La Septante emploie cependant parfois un autre mot dans ce cas : *synagôgè* (d'où synagogue). Ce n'est que lorsque judaïsme et christianisme se sont séparés, qu'on a gardé synagogue pour les juifs, et église pour les chrétiens. Quant au peuple chrétien rassemblé, on le nommera non plus *dêmos*, mais *laos* (d'où notre mot : laïque).

Jésus a-t-il institué l'Église, telle que nous l'entendons aujourd'hui ? Le texte évangélique, repris par le discours officiel, dit que Jésus a nommé Pierre à sa tête : « Et moi, je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Église, et que les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux : ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » (Mt 16/18-18) « Pierre » (gr. *Petros*) calque l'araméen *Céphas*, qui signifie la même chose. Pierre avait initialement pour nom Simon (Mt 10/2). Peut-être a-t-il reçu le nom de Pierre spécialement en vue de cette promotion future ? En tout cas ce jeu de mots ou ce calembour que Jésus fait sur le nom de Pierre (*Petros* /

*petra* en grec, puis *Petrus* / *petra* en latin), intraduisible d'ailleurs dans d'autres langues, sinon de façon cocasse (voyez par exemple ce que donnerait l'anglais : *You are Peter, and on that stone...*), est ce sur quoi s'appuie l'Église romaine pour affirmer sa primauté sur les autres Églises. Est-il de Jésus lui-même, ou lui a-t-il été prêté, mis précisément dans sa bouche a posteriori pour fonder cette primauté et cette autorité exceptionnelles ?

Ni dans la Source Q (*Die Quelle*) source supposée commune à Mt et Lc, ni dans l'Évangile de Thomas, où certains voient une fort ancienne réception et transcription grecques des paroles araméennes de Jésus, ne figure ce passage, pas plus d'ailleurs que bien d'autres sur lesquels on s'appuie pour prétendre que Jésus a fondé l'Église. Par exemple l'adresse aux disciples après la résurrection, par laquelle s'achève Mt : « Allez, faites de toutes les nations des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, et enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. » (28-19-20) Cette adresse est certes très belle, et certes aussi elle fonde l'Église, en lui donnant une vocation ici prosélyte et catholique (universelle), mais si on la compare avec la fin initiale de Mc, où il n'est question que de la peur des saintes femmes devant le tombeau vide (16/8), il semble bien que cette assurance et ce triomphalisme n'aient pas été chronologiquement premiers.

L'Église sans doute s'est autorisée de Jésus pour se fonder et se justifier. Et comme elle cherchait avant tout l'unité et à éviter les divisions, elle a mis dans sa bouche un discours unanimiste. On lui a prêté des paroles exclusivistes et totalitaires, comme : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui n'assemble pas avec moi disperse ! » (Mt 12/30 ; Lc 11/23) À partir de quoi, et en son nom, on a forgé l'adage : « Hors de l'Église point de salut » (*Extra Ecclesiam nulla salus*). Et tous ceux qui ne se

plient pas à la règle commune imposée, on les bannit de la communauté, on les *excommunie*. Ou pire encore, on les brûle : v. Hérésie\*.

Il est sûr que l'on peut se sentir conforté et au chaud dans une communauté : il ne faut pas sans doute mépriser ce besoin de convivialité, de communion fraternelle avec les autres. Il y a de même un pouvoir structurant de l'Institution quelle qu'elle soit, de ses rites et de ses usages : v. Eucharistie\*.

Mais on sait que l'Enfer est pavé des meilleures intentions. Il y a aussi un fascisme du groupe, et là peut être la définition même du fascisme : la pression du groupe sur l'individu. Ce dernier peut en arriver à être paralysé par le regard du groupe, que ce regard soit effectif et réellement persécutant, ou qu'il soit seulement intégré et virtuel dans son esprit, un regard qu'il s'imagine toujours posé sur lui. Cela n'est pas propre à l'Église catholique d'ailleurs, mais à toutes les communautés toujours à tendance potentiellement totalitaire, qui peuvent broyer les individus. Voyez pour le milieu protestant *La Lettre écarlate* de Nathaniel Hawthorne (1850), ou *Les Sorcières de Salem* d'Arthur Miller (1953). Ou encore, au cinéma, *Dies Irae (Jour de colère)*, de Carl Dreyer, d'après la pièce de Hans Wiers-Jenssen, *Ann Pedersdotter* (1943).

Au fond vaut-il toujours mieux, comme dit l'Écclésiaste, dormir à deux que dormir seul ? La chaleur est une chose, quasi animale au fond, et on peut en avoir besoin. Mais quid alors de la solitude à deux, si fréquente ? Il y a des cas alors où à l'inverse de ce que dit la Bible, il faudrait dire : « Bonheur à l'homme seul ! » Et aussi des cas où on ne tombe pas en solitude, mais on y monte. Aussi ne faisons pas de règle générale des injonctions socialisantes. Le dormir ensemble, le *Mitschlafen* des Allemands, peut être meurtrier pour des êtres sensibles. « Versez-vous à boire, mais ne buvez pas dans le même verre », dit Gibran dans *Le Prophète* (1923). Attention à la promiscuité. Dans

l'amour par exemple il n'y a jamais de fusion complète : « Deux solitudes qui se protègent, se bornent, et se rendent hommage », dit admirablement Rilke dans ses *Lettres à un jeune poète* (1903-1908). Bien sûr cela surprendra beaucoup les cœurs rudimentaires, les analphabètes de l'âme. Mais sachons garder distance. Deux arbres plantés trop près l'un de l'autre se font ombrage, et ne peuvent pas suffisamment grandir. Il faut donc aller parfois au rebours de ce que dit la doxa, l'opinion commune, qui est ici l'injonction sociale. Dans certains cas au moins : pas de *vie commune*. Toi sans toit.

On a en Église décrété canonique le « Notre Père » de Mt, et on a refusé la version lucanienne de « Père » seul. Ce choix implique qu'on ne peut prier le Père qu'à plusieurs ou en communauté (*Notre...*) : v. Ciel\*.

L'injonction à la socialisation s'est accompagnée de la part de l'Institution d'une vision pastorale de l'autorité divine, dont naturellement elle s'est dite investie par délégation, et qui figurait déjà dans l'A.T. : « Yahvé est mon berger. Je ne manquerai de rien. Il me fait reposer dans de verts pâturages, il me dirige près des eaux paisibles... » (Ps 23 /1-2) Cette vision grégaire (lat. *grex, gregis* : troupeau) a été reprise dans les paroles prêtées au Jésus johannique : « Je suis le bon berger : le bon berger se dessaisit de sa vie pour ses brebis, etc. » (10/11 sq.)

Il faut noter que les anciens Grecs, à qui nous devons la démocratie, n'avaient pas cette vision d'un peuple se laissant ainsi conduire sous la houlette d'un Pasteur. Les décisions et l'autorité qui leur étaient ensuite attachée, qui leur donnait force de loi, étaient prises après débat, discussion, confrontation d'opinions diverses. Le citoyen à Athènes était autonome, en ce que la loi finalement votée émanait par définition de lui. Certes il pouvait n'y avoir pas unanimité, mais seulement majorité : mais ensuite il était toujours possible de changer la loi par une nouvelle discussion et un nouveau vote.

Au contraire, la vision juive d'abord, chrétienne ensuite, implique une essentielle hétéronomie du croyant ou du fidèle : brebis entre les mains là de Dieu, ici de Jésus. La Divinité, puissance mandante, est ensuite censée déléguer le Pouvoir entre les mains de ses mandataires, le clergé. C'est pourquoi l'Église, institution essentiellement théocratique, puisque se réclamant toujours de l'autorité de Dieu, ne peut pas être vraie démocratie.

Il en est d'elle sans doute comme de toutes les institutions : chacune a ses pesanteurs propres, et la tendance naturelle qu'elle a à simplement persévérer dans son être peut suffire à lui faire dissimuler maintes perversions et vilenies. Voyez, pour l'Église romaine, le film de Costa-Gavras *Amen* (2002), sur le silence du pape Pie XII face au nazisme, à partir de la pièce *Le Vicaire*, du dramaturge allemand Rolf Hochhuth (1963). Mais ces abdications ou ces prudences excessives sont propres à toutes les cléricatures, à tous les groupes institués : qui ne s'est pas un jour couvert du manteau du groupe auquel il appartenait et dont il était le représentant, pour se dédouaner de ses propres responsabilités ? – v. Sacrement\*, fin.

La différence semble-t-il est entre ceux qui se sentent à l'aise dans un groupe et y trouvent plein épanouissement, et ceux qui préfèrent solitude et intimité. Sans doute y a-t-il des hommes qui sont plutôt chiens, et d'autres plutôt chats. Le chien, on le sait, cherche la relation, et parfois jusqu'à l'indiscrétion... Le chat, lui, préfère le territoire. Du côté de l'ordre est souvent le propriétaire du chien. Et du côté de la création ou de la rêverie, celui du chat. On peut dresser les chiens, mais bien plus difficilement les chats. Et il n'y a pas de chat policier.

L'évangile à tendances gnostiques de Thomas a de très belles paroles sur la solitude nécessaire, par exemple sous forme de Béatitudes : « Jésus a dit : 'Heureux êtes-vous, les solitaires et les élus, parce que vous trouverez le Royaume ; comme vous êtes issus de Lui, vous y retourne-

rez.’ » (logion 49). Et encore : « Jésus a dit : ‘Il y en a beaucoup qui se tiennent devant la porte, mais ce sont les solitaires qui entreront dans le lieu du mariage.’ » (logion 75) Qu’a dit Jésus exactement, c’est au lecteur de s’en faire une idée, ou à chacun de le dire, selon ses propres convictions.

On dit que Greta Garbo disait toujours : *I want to be alone*, Je veux être seule. Je pense aussi à la belle devise de saint Bernard : *Beata solitudo, sola beatitudo* (« Bienheureuse solitude, seule béatitude. ») Il est sûr que ces Béatitudes-là, pour ne pas être orthodoxes, parlent sans doute profondément à quelques uns...

© Michel Théron

**Liens :**

[Théologie buissonnière : Solitude](#) (émission de radio)  
[Une voix nommée Jésus : Solitude](#) (émission de radio)  
[Solitude, Isolement](#) (chroniques radio)  
[Refuge, Solitude](#) (photos et poèmes)  
[Du bon usage de l’amour](#) (extrait de *La Source intérieure*)  
[Méandres de l’amour – Éros et agapè](#) (livre)